

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an. Pour les autres villes, 14 francs par an. Six mois, 7 50 francs. Trois mois, 4 50 francs.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grand'place, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BOLLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. MAYAS, LAFFITTE, BOLLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX 20 novembre 1862.

Les dépêches reçues ce matin annoncent que dans sa première séance le Parlement de Turin s'est occupé de la question romaine. Les débats qui vont s'ouvrir dessineront la situation en même temps qu'ils caractériseront le rôle que l'Italie doit remplir.

M. Boncompagni a déposé une demande d'interpellations : M. Ratazzi n'a pas décliné sa mission ; il a accepté le débat et s'apprete à soumettre sa conduite au jugement de ses contemporains.

Malgré l'opposition prévue dans la lutte que doit aujourd'hui soutenir M. Ratazzi devant le parlement italien, on compte beaucoup sur le triomphe et le maintien du ministère et cela non-seulement à cause des discussions qui existent entre les députés mais principalement par la difficulté de trouver un homme d'état capable de tenir avec énergie le timon des affaires.

Les journaux et correspondances d'Athènes se plaignent hautement de la conduite des agents anglais et de la propagande faite sur tous les points de la Grèce pour faire triompher la candidature du prince Alfred. L'Angleterre dépense des sommes considérables pour empêcher la réussite des projets attribués aux grandes puissances en faveur du prince de Leuchtenberg.

Le cabinet de Berlin se préoccupe de la réouverture du Parlement prussien, bien que cette solennité ne doive avoir lieu que vers les premiers jours de l'année prochaine.

Le gouvernement maintient dans la mesure de ce qu'il croit être la raison, la saine politique et les nécessités nationales elles-mêmes, un système, qui, loin d'être un danger, est au contraire une garantie, mais dont les passions toujours en éveil dénaturent le caractère et le but aux yeux des hommes faciles à entraîner.

J. REBOUX.

Angleterre.

Le Morning Herald publie de nombreuses considérations au sujet des rapports actuels de la France et de l'Angleterre. Nous en extrayons les suivants, peu favorables à lord John Russell :

« Les relations entre les gouvernements anglais et français, dit la feuille torie, ont pris un fâcheux caractère, nous regrettons d'avoir à le dire. L'alliance en l'honneur de laquelle on a tant dit, que l'on a chantée sur tous les tons des deux côtés du détroit, est, par le fait, arrivée à sa fin. C'est la politique inquiète, oppressive et tracassière du comte Russell qui a détruit une véritable entente cordiale, cimentée à si grand-peine, et maintenant avec tant de soin par le souverain actuel des Français ; c'est cette politique qui a de nouveau placé les deux pays dans cette situation d'autorité mal déguisée sous un semblant d'amitié qui a été la situation respective des deux pays devant une si grande partie du règne de Louis-Philippe. Un ministre des affaires étrangères qui ne consulte que les vrais intérêts de son pays ne se fait entendre que dans les grandes crises, mais le comte Russell veut absolument que le monde parle de lui et dans ce but il adopte une politique tracassière pour le seul plaisir de tracasser, et il a fini ainsi par amener la rupture de l'alliance française. Toutes les fois qu'il peut contre-carrer les vues de la France quand bien même ces vues seraient d'accord avec l'intérêt anglais, le comte Russell le fait. Le rejet qu'il a fait de la proposition de médiation n'est basé sur aucun principe, la d'pêche ne donne qu'une raison de ce rejet. Le temps n'est pas encore venu. Le temps ne viendra jamais, pour une médiation collective de la France et de l'Angleterre. »

« Les propositions de la France n'eussent pas été rejetées si résolument et sur des motifs aussi légers si le cabinet anglais avait été désireux de coopérer avec la France ou si la bonne entente existait encore. Le comte Russell, s'il le veut, peut se prévaloir d'avoir forcé l'Empereur à faire des propositions formelles et publiques et ainsi de subir la mortification d'un rejet public. Sans doute ce bon tour a grandement réjoui sa seigneurie, mais l'indignation a été aussi très grande à Paris. L'Empereur des Français a fait l'expérience de ce qu'était l'alliance anglaise, et désormais les deux gouvernements se tiennent à l'écart dans une attitude de défiance. C'est là le seul résultat qu'ait eu l'avènement du comte Russell aux affaires étrangères. Il y a été venu pour renforcer l'alliance française, il l'a détruite. »

Grèce.

On affirme que le gouvernement français est résolu à soutenir la candidature du prince de Leuchtenberg. Cette rivalité promet de donner matière à des relations diplomatiques très actives entre Londres et Paris et nécessite la présence d'un nouvel ambassadeur près le gouvernement

de la Reine. Le départ déjà annoncé de M. de Flahaut est aujourd'hui certain. C'est M. le baron Gros qui a été dit-on, choisi par l'Empereur pour occuper le poste de représentant de la France. La mission de M. Gros en Chine l'a mis en rapport avec les intérêts anglais, et le choix de l'Empereur ne peut qu'être bien accueilli de l'autre côté de la Manche. En outre, le nouvel ambassadeur possède une parfaite connaissance des affaires de Grèce, ayant été ministre à Athènes, précisément lors de l'incident du Pacifique.

Le cabinet de Londres a fait savoir au gouvernement provisoire grec que la candidature du prince Alfred n'avait rien d'officiel ; mais que, si les sympathies populaires portaient ce jeune prince au trône des Hellènes, il n'y aurait aucune raison pour répondre par un refus à ce témoignage de confiance. (Presse.)

Mexique.

La Gazette de Cologne du 17 prétend qu'il est arrivé de mauvaises nouvelles du Mexique, que le vomito ferait de nouveaux ravages. Ce bruit est complètement faux ; le vomito a cessé. Quelques cas de fièvres intermittentes ont seuls été signalés. Enfin, il n'y a eu aucun mouvement militaire important depuis le départ de M. le général Forey, de la Vera-Cruz.

Les bruits que vous voyez de démentir sont propagés avec une malveillance évidente, de même que certaines rumeurs qu'on répand avec persistance et contre toute vérité, au sujet d'un prétendu complot contre la tranquillité publique.

LA PRETENDUE FAMINE DE COTON EN ANGLETERRE.

L'accueil assez froid fait par le Gouvernement anglais aux propositions de médiation américaine dont le Gouvernement impérial a pris l'initiative, s'explique jusqu'à un certain point par le désir — dont lord Palmerston ne fait pas un secret — de voir le coton de l'Inde se substituer au coton américain pour l'alimentation des manufactures britanniques. Toutefois, ce calcul egoïste ne suffirait pas pour expliquer l'insensibilité affichée par le Gouvernement à l'égard de la détresse du Lancashire, si cette détresse offrait réellement le caractère calamiteux que les correspondances publiées par les journaux de Londres lui assignent.

Dans un pays de libre publicité comme est l'Angleterre, où chaque écrivain peut, sous sa seule responsabilité — souvent il-

lusoire — imprimer ce qu'il veut et donner libre cours à sa fantaisie, il est difficile que, une situation grave étant donnée, ceux qui ont reçu la mission de l'étudier ne se laissent pas aller à la tentation de forcer quelque peu les couleurs du tableau, ne serait-ce que pour donner à leur narration un intérêt plus vif. La famine de coton qui sévit dans les districts manufacturiers de l'Angleterre était un magnifique thème pour les faiseurs de correspondances ; et ce thème a été traité avec ce style emphatique, prodigue d'épithètes ronflantes et d'adverbes à sensation, dont la langue anglaise a seule le secret.

La question à poser et à résoudre serait donc celle-ci : La détresse présente et en perspective des centres manufacturiers de l'Angleterre est-elle bien réellement ce que la font les articles de la presse anglaise ?

Avant de répondre par des chiffres à cette question, nous devons rappeler qu'à l'époque où les premiers symptômes de la sécession américaine se manifestèrent, la production des cotonnades anglaises et généralement de tous les tissus où le coton entre dans une certaine proportion, avait été poussée à un tel degré d'exagération, que les gens expérimentés en ces matières s'attendaient à une crise terrible, résultant de l'encombrement du marché et de l'engorgement des débouchés. Le ralentissement, puis la suppression absolue des arrivages de coton américain fut donc, dans les premiers temps, un service rendu au marché européen et surtout anglais. Sans doute, les ouvriers eurent à souffrir de l'interruption de la production, mais le commerce en général salua ce ralentissement comme un bienfait.

Petit à petit, le marché se dégorgea de son trop plein, non-seulement sans perte pour les détenteurs de produits manufacturés, mais encore avec une certaine amélioration dans les prix de vente.

Or, lorsque les manufacturiers eurent épuisé leur trop plein et même vide leurs magasins, il fallut songer à produire à nouveau ; mais alors ils se trouvèrent en présence d'une situation qui les mit en considération : le coton brut avait haussé considérablement, de 50.75 et 100 0/0. De là hésitation, et chez la plupart des manufacturiers détermination des'abstenir provisoirement d'acheter, de telle sorte que la speculation fit seuls les frais, ou — pour parler plus exactement — les bénéfices des opérations sur les cotons.

Mais pendant que la speculation opérant sur le stock limité produisait la hausse sur le coton brut et en profitait, les pro-

ducteurs de coton de diverses parties du monde, alléchés par les hauts prix, se mettaient en mesure d'achever leurs récoltes vers les marchés d'Europe. Les cotons de l'Inde en particulier affluèrent à Liverpool et s'y plaçaient avantageusement. Mais comme les manufactures hésitaient toujours à acheter, petit à petit un stock respectable se reconstituait et avec les arrivages attendus préparait une situation dont nous allons exposer les chiffres d'après une autorité fort respectée en Angleterre, le journal Economist.

Voici comment s'exprime ce journal :

« En mettant absolument de côté la récolte américaine, et en supposant qu'il ne doive pas arriver une seule balle de coton d'Amérique pendant toute la campagne, nous sommes assurés d'avoir, pendant l'année 1863, assez de coton brut pour faire marcher tous nos métiers sur le pied de quatre jours de travail par semaine. Or, quatre jours de travail par semaine sont suffisants pour donner à nos ouvriers le strict nécessaire en nourriture et en vêtements. »

L'Economist donne, à l'appui de cette consolante assertion, les faits suivants : Le stock de Liverpool, qui était descendu, il y a quelques mois, à 70,000 balles, est remonté, à la fin d'octobre dernier, à 350,000 balles ; et on calcule qu'en déduisant ce qui pourra être pris pour l'exportation, ce stock atteindra, à la fin de l'année, 400,000 balles.

Maintenant voici le bilan présumé de 1863 :

Stock de toute nature au 31 décembre 1862...	B. 400,000
Importat. probab. de l'Inde.....	B. 1,400,000
— de l'Egypte.....	200,000
— du Brésil.....	150,000
— d'aut. proven.	25,000
	1,775,000

Total de l'importation..... B. 2,175,000

Exportation présumée.....	B. 600,000
Consommation intérieure à 4 jours par semaine, environ 25,000 b., soit en 52 semaines.....	1,456,000
	2,056,000

Stock au 31 décembre 1863..... B. 119,000

L'Economist ajoute qu'il a pris pour type de la consommation de quatre jours la moyenne de 1861.

Nous livrons ces calculs à l'appréciation des personnes spéciales, sans en garantir autrement l'exactitude, si ce n'est que la source à laquelle nous les empruntons jouit d'une grande autorité en Angleterre. Du reste, ces chiffres seraient-ils erronés, le seul fait qu'ils ont été produits par un journal sérieux suffirait pour rendre rai-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 21 NOVEMBRE 1862.

CAUSERIE MUSICALE.

CONCERT DE LA SOCIÉTÉ CHORALE DE ROUBAIX. — L'ÉLOGE DANS LA CRITIQUE. — LES TÉNORS.

Le concert donné dimanche dernier, par la Société chorale de Roubaix, offrait sur le programme et sur les affiches un attrait puissant pour le public.

En vedette, figuraient les noms de : M. Wicart, premier teneur des théâtres de Bruxelles, Paris, Lyon, etc. ; M^{lle} Lefebvre, lauréat du Conservatoire de Lille ;

M. Nabich, tromboniste ;

M. Heinevetter, piston.

Et la musique de la Grande-Harmonie.

Les organisateurs du concert n'avaient rien épargné pour assurer le succès de cette soirée. Ils produisaient des sujets ayant une réputation consacrée, officielle. On ne peut donc leur imputer la différence qui s'est produite entre les promesses et la réalisation du programme.

Les commissions proposent... la température dispose... elle tient suspendus sur la tête de l'organisateur des nuages renfermant dans leurs flancs : le rhume, les enrhumements, les bronchites, ces cauche-

mars des chanteurs et des directeurs — des directeurs surtout.

Un léger nuage a obscurci la soirée de dimanche.

M^{lle} Lefebvre était atteinte de cette espèce de mauvais œil ; le rhume fatal était imminent et elle a hésité à remplir son engagement. Elle a cependant essayé de surmonter un enrhumement visible ; mais elle a dû s'abstenir, pour le dernier morceau annoncé. Mieux eût valu s'abstenir complètement.

Un début est chose grave, surtout fait dans des conditions rendues plus difficiles par le voisinage de M. Wicart.

L'appréhension du public, la certitude de ne pas jouer de tous ses moyens a paralysé cette jeune cantatrice ; elle ne doit pas se préoccuper outre mesure de cette défaillance d'organe dont les causes sont accidentelles. On a fait la part de son indisposition. Il serait injuste de la juger sur une audition, faite dans des circonstances aussi défavorables.

Je risquai ici une autre observation à ce sujet.

J'ai sous les yeux une série de lettres donnant les appréciations des sommités musicales sur le talent de M. Nabich ; les éloges sont unanimes et mérités, nous le déclarons, mais la forme en est exagérée de façon à nuire à celui qui est l'objet de ces éloges.

Certains tournoirs de phrases ôtent de la valeur, du sérieux à la critique — l'artiste en souffre.

J'en citerai quelques-unes, non par un esprit mesquin d'ergoterie, mais parce que certaines fleurs de rhétorique, certaines comparaisons trop lyriques portent à faux.

Je parle principalement de l'instrument. Ainsi je lis : il fait le trille sur le trombone aussi bien que Dorus sur sa flûte enchantée.

Celui qui a lu cela devient plus exigeant ; il fait, involontairement, une comparaison qui ne peut être à l'avantage du trombone, exclusivement destiné, je l'ai dit, aux chants larges, comme la flûte l'est aux variations.

Plus loin, on le fait roucouler comme une tourterelle amoureuse.

L'instrument ne se prête pas le moins du monde à des roucoulements amoureux. M. Nabich a une intelligence trop sûre pour tomber dans de pareils écarts.

Si l'on voulait absolument prendre dans le règne animal un terme de comparaison, il fallait choisir un lion, un tigre, tout ce que l'on peut trouver de plus mâle, de plus puissant. La puissance n'exclue pas la douceur ; M. Nabich l'a prouvé dans le beau chant qu'il a interprété en maître.

Il y a, à dépasser le but, en fait d'éloges, l'inconvénient qui accompagne une femme dont on a trop vanté la beauté avant son apparition dans un bal. La réalité reste au-dessous du rêve. L'imagination, cette folle, toujours disposée à voler dans les nuages, avait rêvé une déesse, elle trouve moins belle la simple mortelle, fut-elle belle comme la Venus de Milo — il lui faut sa déesse.

De toutes les appréciations obtenues par M. Nabich celle-ci est la plus vraie, la plus sérieusement raisonnée :

Revue et Gazette Musicale de Paris, 3 Mars 1861.

Avec le trombone à coulisses, qui se prête moins bien que le trombone à pistons aux trilles rapides, aux trilles etc., mais dont les sons ont plus de pureté et dont le timbre est meilleur, M. Nabich a prouvé à ses auditeurs que les instruments les plus ingrats dans le solo pouvaient devenir agréables entre les mains d'artistes habiles. Quoiqu'il exécute remarquablement les difficultés, c'est dans le chant large et soutenu qu'il excelle. Un concerto de Félicien David, un fragment du pathétique de septuor de Lucie, et un andante de Bergson, dans lequel l'auteur a su élever les figures compliquées, les notes les plus hautes et les plus basses, qui, malgré le talent même

d'un artiste aussi expérimenté que Nabich, ne sont jamais satisfaisantes, ont fait apprécier les qualités de l'excellent tromboniste. Grâce à un travail des lèvres et à un coup de langue auxquels tous ont applaudi, mais que les musiciens ont plus particulièrement remarqué, M. Nabich produit avec le trombone tout l'effet qu'il est possible de produire.

ADOLPHE BOTTE.

Je recommande les lignes soulignées. M. Nabich est un artiste remarquable, et son talent le prouve mieux que toutes les attestations ; il a été apprécié à Roubaix, mais je suis certain qu'il eût obtenu un succès plus grand si l'on n'avait pas exagéré à l'avance l'effet qu'on peut attendre d'un trombone.

A propos de tromboniste on se souvient sans doute encore de l'ancien Directeur de la musique de Roubaix, M. Désiré Chateley. Un membre de cette musique me rappelait que M. Chateley vient d'être nommé chef de musique dans un régiment du génie, récompense très enviable, accordée à un talent de premier ordre. Ce souvenir d'un ancien élève prouve en faveur de ceux laissés à Roubaix par M. Chateley : la mémoire du cœur n'est pas commune. Je saisis une occasion d'en citer un exemple — qu'on me pardonne cette parenthèse.

Le télégraphe électrique est une magnifique invention... quand il donne de bonnes nouvelles... mais quand il en apporte de mauvaises c'est autre chose.

La veille du concert, dit-on, le fil électrique faisait savoir à la Société Chorale que M. Wicart, enrhumé, ne pourrait peut-être pas chanter le dimanche.